

§ II. — CE QU'IL PENSE SUR CERTAINS POINTS

Il acceptait donc simplement, en chrétien docile, tous les enseignements de l'Église, non pas seulement ceux qui font partie du dogme, mais ceux mêmes qui touchent à des points secondaires. Les simples dévotions, en usage parmi les fidèles, avaient son respect; il leur était sympathique. Entendant un jour, dans un village allemand, la cloche de l'église appeler les habitants et lui-même, étranger, à la prière commune, il songeait, par

qu'il n'y en ait point d'autre. Mon ouvrage est une singulière preuve de ce que dit Bacon, qu'un peu de science mène à l'athéisme et plus de science à la religion. C'est positivement en approfondissant les faits, en en recueillant de toutes parts, et en me heurtant contre les difficultés sans nombre qu'ils opposent à l'incrédulité, que je me suis vu forcé de reculer dans les idées religieuses. Je l'ai fait certainement de bien bonne foi, car chaque pas rétrograde m'a coûté. Encore à présent toutes mes habitudes et tous mes souvenirs sont philosophiques, et je défends poste à poste tout ce que la religion reconquiert sur moi. Il y a même un sacrifice d'amour-propre, car il est difficile, je le pense, de trouver une logique plus serrée que celle dont je m'étais servi pour attaquer toutes les opinions de ce genre. Mon livre n'avait que le défaut d'aller dans le sens opposé à ce qui, à présent, me paraît vrai et bon, et j'aurais eu un succès de parti indubitablement. » Cf. *Études historiques*, Préface; *Œuvres*, t. IX, p. 95-96.

Benjamin Constant a parlé bien différemment du *Génie du Christianisme*, dans une lettre à Fauriel, en 1802, et dans une lettre à Chateaubriand, à qui il venait d'adresser son ouvrage sur la *Religion*, en 1824. Ce qu'on vient de lire sur la transformation de ses sentiments explique assez bien cette différence de jugement pour qu'on ne soit pas obligé de recourir à l'hypocrisie, que Sainte-Beuve fait intervenir décidément avec trop de facilité, ou, comme il l'écrit en adoucissant les termes, à la contradiction de « ce qui se dit dans les *a parte* des coulisses avec ce qui se débite avec pompe sur le devant de la scène ». *Chateaubriand et son groupe*, t. I, p. 195, note 1.

contraste, aux systèmes des philosophes, impuissants et contradictoires, qui divisent au lieu de rapprocher, et il concluait : « Le chapelet du curé est plus sûr; je m'y tiens¹. »

Il admirait tout particulièrement la vie religieuse. Son indignation stigmatisait les « ignorants philosophes et les démocrates bavards », absurdes ennemis de « ces prolétaires » admirables, « à qui nous devons presque tout² ».

Il parlait ainsi, en 1822, à Londres, où il était ambassadeur. Sept ans après, devenu représentant de la France auprès du pape, il écrivait à M^{me} Récamier : « Que fais-je sur la terre ? Hier, mercredi des cendres, j'étais à genoux seul dans cette église de Santa-Croce, appuyé sur les murailles en ruines de Rome, près de la porte de Naples; j'entendais le chant monotone et lugubre des religieux dans l'intérieur de cette solitude. En vérité, je crois que j'aurais voulu être aussi sous un froc, chantant parmi ces débris. Quel lieu pour mettre en paix l'ambition et contempler les vanités de la vie et de la terre³ ! »

Evidemment son imagination l'entraîne; elle le trouble un peu sur ses aptitudes, et peut être sur ses désirs. Mais il est bien vrai aussi que l'admiration qu'il avait pour la vie des cloîtres prenait chez lui assez souvent cette forme inattendue : il regrettait

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 538. C'était lors de son voyage à Prague, en 1833.

2. *Ibid.*, t. II, p. 20.

3. 5 mars 1829. Dans *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, t. II, p. 342.

de ne pas en goûter lui-même les austères douceurs et allait jusqu'à caresser parfois le rêve de les connaître un jour.

Il l'écrivit expressément, en 1833, au sculpteur Lemoyne Saint-Paul, qui avait fait, par son ordre, le buste de Poussin :

« Je suis comme vous, Monsieur, un artiste, et je ne vis que de mon travail. J'ai traversé la fortune sans lui avoir rien dérobé, et je ne m'en repens pas... Mon rêve perpétuel est d'aller, Dieu aidant, mourir à Rome, moine à Saint-Onufre¹. »

Son neveu, Christian de Chateaubriand, avait quitté les dragons de la garde pour entrer chez les Jésuites. L'oncle, alors ambassadeur à Rome, a raconté comment il le rencontra un jour, par hasard, « entre les bains de Titus et le Colisée ». Une pension de jeunes garçons passait. « Un maître à chapeau rabattu, à robe traînante et déchirée, ressemblant à un pauvre frère de la Doctrine chrétienne, les conduisait. Passant près de lui, je le regarde, je lui trouve comme un faux air de mon neveu Christian de Chateaubriand, mais je n'osais en croire mes yeux. Il me regarde à son tour, et, sans montrer aucune surprise, il me dit : « Mon oncle ! »... Je contemplais, les yeux pleins de larmes, ce fils de mon frère devenu étranger, vêtu d'une souquenille noire, poudreuse, maître d'école à Rome, et couvrant d'un feutre de cénobite son noble front, qui portait si bien le casque. »

Voilà la première impression, celle du gen-

1. Paris, 9 avril 1833, dans R. Kerviler : *Essai d'une biobibliographie de Chateaubriand*, Vannes, 1896, p. 61.

tilhomme, un peu honteux de cet abaissement volontaire d'un des siens, et chez qui le sang humilié se révolte à demi ! Mais le chrétien a son tour, et il prend le dessus. Il rappelle, non sans fierté, la religion courageuse de cet officier qui, « en descendant de cheval, allait à la sainte table », la charité de cette âme généreuse, qui était pourtant une âme « de fer » et qui, ne pouvant se désaccoutumer des libéralités secrètes dont elle s'était fait une douce habitude, avait « encore des pensionnaires dans les greniers de Paris », les austérités enfin de ce jeune ascète qui passait « les nuits à prier » et effrayait ses supérieurs même par les saintes rigueurs dont il châtiait une chair jeune et pure. Puis il ajoute :

« Christian n'est point un homme de ce siècle : il me rappelle ces ducs et ces comtes de la cour de Charlemagne qui, après avoir combattu les Sarrasins, fondaient des couvents sur les sites déserts de Gellone ou de Malavalle et s'y faisaient moines. Je le regarde comme un saint ; je l'invoquerais volontiers. Je suis persuadé que ses bonnes œuvres, unies à celles de ma mère et de ma sœur Julie, m'obtiendraient grâce auprès du Souverain Juge. »

Alors, interrogeant lui-même son cœur, « j'ai aussi, dit-il, du penchant au cloître, mais, mon heure étant venue, c'est à la Portioncule, sous la protection de mon patron, appelé *François*, parce qu'il parlait français, que j'irais demander une solitude¹. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 157-160.

On sait que, de 1832 à 1833, l'abbé Guéranger travailla à rétablir les Bénédictins à Solesmes. Chateaubriand applaudit à ses efforts et les encouragea. Et c'est, en vérité, une lettre bien curieuse, de la part d'un homme, dont on a voulu faire un sceptique, que celle qu'il adressa au courageux fondateur :

« Comme nous sommes tous deux chrétiens », lui disait-il, « travaillons dans l'attente de cette éternité savante, vers laquelle nous approchons tous les jours. C'est là que nous retrouverons nos vieux Bénédictins, bien plus instruits qu'ils n'étaient sur la terre ; car ils étaient hommes de vertu comme de science, et (ils) contemplent maintenant, d'une vue bien autrement étendue, l'origine des choses et les antiquités de l'univers.

« Comptez-moi, je vous prie, Monsieur, au nombre des *Bénédictins honoraires de Solesmes*, et croyez au vif désir que j'éprouve de vous être bon à quelque chose.

« *Ex intimo corde, humillimus et addictissimus servus,*

« F. A. de CHATEAUBRIAND¹. »

Bénédictin honoraire de Solesmes, c'est tout ce que Chateaubriand a été, dans sa vie, comme moine, et c'est bien assez : il ne pouvait pas être davantage. Mais il n'est pas douteux qu'il avait pour la vie du cloître une rare estime et une profonde sympathie. Les religieux étaient, pour lui, ce qu'ils

1. Dans la *Revue de Bretagne*, 1833, II, 128.

sont pour l'Église, l'élite du monde chrétien, la portion choisie et préférée du troupeau.

*
* *

Mais il vénérât aussi les pasteurs, particulièrement le pasteur suprême, le pape. Il n'admettait pas un christianisme sans autorité enseignante, une église sans hiérarchie, pas plus qu'une société sans magistrats ou une armée sans chefs : pour tout dire, il jugeait le protestantisme une erreur, et il n'hésitait pas à le combattre. On sait que, dans les *Études historiques*, il soutient qu'au point de vue de l'histoire le bien que la Réformation a pu faire est mêlé de beaucoup de mal. Il réfute ce que ses apologistes ont écrit en faveur de son influence. Il oppose sa stérilité artistique à l'admirable fécondité du Catholicisme. Celui-ci « a couvert le monde de ses monuments ; on lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails et qui efface par la grandeur les monuments de la Grèce. Il y a trois siècles que le protestantisme est né ; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique ; il est pratiqué par des millions d'hommes. Qu'a-t-il élevé ? Il vous montrera les ruines qu'il a faites, parmi lesquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures ».

Mais, reproche plus grave, le seul sur lequel insiste l'Église, car il est fondamental : il l'accuse de s'être séparé du tronc qui porte la sève et de n'avoir plus rien de commun avec les grands

ancêtres et le divin fondateur du Christianisme. C'est un rameau brisé, tombé de l'arbre.

« Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé pour planter une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du xvi^e siècle, la Réforme renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le Catholique, par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers¹. »

Chateaubriand a défendu toujours les mêmes idées, dans le secret de ses confidences, aussi bien que dans ses discours publics. Pendant son voyage en Allemagne, en 1833, comme il visitait la cathédrale d'Ulm que les protestants occupaient, il fut frappé du contraste de leur culte avec les richesses de l'édifice; il lui semblait qu'ils devaient se sentir là des étrangers, n'ayant ni les habitudes, ni les manières, ni l'air de la famille. Ce vaisseau gothique, ces chapiteaux, ces voûtes, ces vitraux étincelants, qui allumaient, à travers les vastes nefs, comme un incendie de lumière, où brillaient les plus vives couleurs, tout lui paraissait accuser d'usurpation les hôtes nouveaux, qui n'étaient pas faits pour ces splendeurs; et il en tirait cette conclusion, plus large et de plus haute portée, qu'ils avaient rompu la chaîne sacrée de la tradition, la seule qui rattache l'Eglise à Jésus-Christ et à Dieu :

« La Réformation (je l'ai déjà dit) a tort de se

1. *Études historiques*, Préface, pp. 81 et suiv.

montrer dans les monuments catholiques qu'elle a envahis; elle y est mesquine et honteuse. Ces hauts portiques demandent un clergé nombreux, la pompe des solennités, les chants, les tableaux, les ornements, les voiles de soie, les draperies, les dentelles, l'argent, l'or, les lampes, les fleurs et l'encens des autels. Le protestantisme aura beau dire qu'il est retourné au christianisme primitif, les églises gothiques lui répondent qu'il a renié ses pères : les chrétiens, architectes de ces merveilles, étaient autres que les enfants de Luther et de Calvin¹. »

Pour lui, il n'y avait pas d'autre religion que le Christianisme, divin à ses yeux comme son fondateur, et pas d'autre véritable christianisme que celui de l'Eglise catholique, unique héritière des apôtres et de Jésus-Christ. Et la vérité étant seule féconde, c'est en elle qu'il plaçait aussi l'unique espoir de salut qu'ait encore le monde. Il ne trouvait « de solution à l'avenir, on s'en souvient, que dans le Christianisme et le Christianisme catholique². »

Après cela, il ne peut paraître étonnant que, unissant dans son cœur l'amour de la Religion et celui de son pays, il ait apprécié, comme il convient, « le bonheur d'être catholique et l'honneur d'être Français ». C'est le mot qu'il disait un jour à l'oreille de son secrétaire d'ambassade, pendant une séance du parlement d'Angleterre, à laquelle il assistait avec lui³.

Il pensait donc de même sur le protestantisme,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 529-530.

2. *Ibid.*, t. VI, p. 375. Ce passage a été écrit en 1841.

3. Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 263.

à Londres en 1822, en Allemagne en 1833, à Paris en 1841, pour ne parler que des circonstances, où il ne saurait être soupçonné d'avoir fait un sacrifice à la foule, qui ne pouvait l'entendre alors.

*
*
*

Il n'est pas un dogme de l'Église, on l'a déjà vu, qu'il ait attaqué jamais ni en aucune manière. Il a fait même, toutes les fois que s'en est présentée l'occasion, une adhésion formelle, non seulement à l'ensemble de la doctrine catholique, mais à plusieurs des enseignements qui y figurent parmi les plus significatifs.

C'est ainsi, par exemple, qu'il a rendu hommage aux Livres Saints. Il a proclamé que, « après avoir fait le tour de la société, après avoir passé par les diverses civilisations, après avoir supposé des perfectionnements inconnus, on se retrouve au point de départ en présence des vérités de l'Écriture¹ ».

Ses paroles sont plus nettes encore, en ce qui regarde la doctrine de la Providence. C'est comme historien qu'il a été conduit à y toucher. Il s'occupe donc surtout des manifestations providentielles, dont ce monde est le théâtre. On sait ce que Bossuet en a dit lui-même, dans son magistral *Discours sur l'histoire universelle*.

Bossuet ne méconnaît pas l'existence de ce qu'il appelle les causes secondes, ces influences diverses, claires ou obscures, qui naissent de l'essence même

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 361.

des êtres et du libre jeu des passions et des facultés de l'homme. Il sait qu'elles représentent dans l'univers le ressort qui fait mouvoir la machine; c'est d'elles que dépend la destinée des individus, comme celle des empires. Il le sait si bien qu'à propos de la prospérité des peuples ou de leurs revers il s'applique à les mettre en lumière avec un zèle dans la recherche qu'égale seul son bonheur dans la découverte.

Seulement il ne se borne pas à regarder, comme un spectateur ordinaire, ce qui a lieu sur la scène du monde: les faits qui s'y produisent, les passions qui s'y heurtent, les mobiles, les obstacles, les péripéties et enfin le dénouement. Dans cette scène particulière qu'est la vie de chacun de nous et dans ce grand drame qu'est la vie des nations, il n'oublie pas l'intelligence créatrice, qui a conçu la pièce; il voit, dans l'ombre, la main mystérieuse qui tient tous les fils. Comme dans les tragédies bien faites, sur cet immense théâtre de l'univers, les événements sortent des lois mêmes de la nature; chaque personnage n'obéit qu'à lui-même; il est responsable de ses fautes, et il a le mérite de ses vertus. Mais, sans offenser la nature ni blesser aucune liberté, le divin poète n'en mène pas moins le drame et chaque partie du drame. Même quand il n'a pas l'air d'intervenir, rien n'échappe à son action secrète, et son art infini conduit l'ensemble au dénouement, sans violence, par le jeu même des caractères et les effets naturels des situations.

C'est ainsi que Bossuet a compris la marche des choses humaines. Certes Chateaubriand ne l'égale